

Sigri Sandberg

À la rame
Un long voyage jusque chez moi

Traduit du néo-norvégien
par Céline Romand-Monnier

Dalva

De la même autrice :

Éloge de l'obscurité, Éditions Noir sur Blanc, 2021

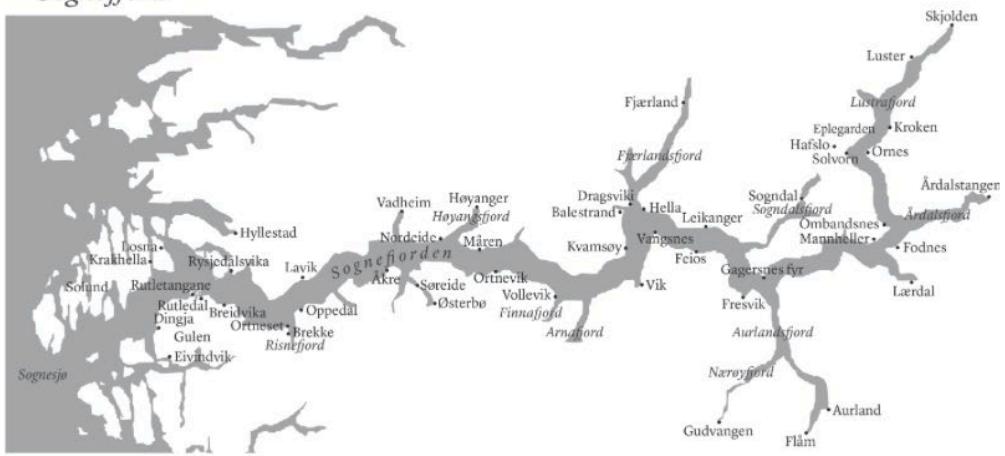
À mon homme et à maman

« Je regrette toujours la maison quand je n'y suis pas, mais je la regrette aussi quand j'y suis. »

Sondre Bratland

LE SOGNEFJORD

Sognefjord



Avant-Propos

1. Avant le voyage - note d'hiver ou comment ramer dans son salon
2. Printemps au bord de la mer
3. Entracte, printemps à Luster
4. Une nuit par vent de nord-ouest
5. Eté au milieu du fjord
6. Entracte, été à Luster
7. Automne et fin du fjord

Sources et Remerciements

AVANT-PROPOS

Bonjour, je m'appelle Sigri et je suis à la recherche d'une barque ancienne, en bois. Je souhaite ramer sur le Sognefjord, et je souhaite ramer lentement.

Pendant des milliers d'années, ce fjord a été voie de circulation. À la rame et à la voile, on longeait les montagnes escarpées d'un paysage considéré comme l'un des plus spectaculaires du monde.

Creusé par des glaciers au fil de millions d'années, ce fjord est le plus profond du monde, et le deuxième plus long.

Pendant que je rame, je souhaite le raconter, dire les embarcations et les personnes qui l'ont emprunté à travers les temps, les courants aquatiques et aériens qui l'animent, ce qui se passe sous la surface et au-dessus.

Est-il en bonne santé ?

Je voudrais interroger des gens qui le connaissent, glaner leurs informations et leurs récits.

Mais pourquoi ce désir ? Quel rapport ce long fjord a-t-il avec moi ?

Eh bien, j'ai vécu une partie de mon enfance dans un petit village à son embouchure : Eivindvik. Maman était pasteur, et moi, la jeune aînée de ma fratrie. Nous gambadions dans les montagnes, nous pêchions dans la mer.

Aujourd'hui, je vis à temps partiel au fond de ce même fjord, à Luster, dans une pommeraie qui n'est desservie par aucune route. Mon homme habite dans cette pommeraie et au Svalbard, et un petit peu aussi à Oslo, où habitent mes enfants.

Une semaine sur deux, je dois laisser partir mes garçons ; je fais alors la navette vers l'ouest, le fjord, les montagnes, le nord.

Je voyage constamment d'une mauvaise conscience à l'autre, et je perçois dans mon corps les échos d'un sentiment qui pourrait bien être le mal du pays. Car où est ma place ?

Plus le monde et moi allons mal, plus il me paraît important de respirer dans un paysage que j'ai connu, de sentir le vent, de contempler la mer, de soulever les avirons et de faire connaissance avec le reste du fjord ; de trouver un chez-moi avant que le temps ne m'échappe, ou quelque chose dans ce goût-là. À ce stade, je ne suis pas capable de l'expliquer mieux.

Il faut donc que je rame à présent, du moins que j'essaie. D'Eivindvik à Luster, soit 200 kilomètres de distance.

Mais suis-je suffisamment forte pour ramer jusque là-bas ? Parviendrai-je à relier ma propre histoire à celle du Sognefjord ? Vais-je voguer vers la sérénité ?

Je n'en ai pas la moindre idée, mais essayons, ceci est une tentative.

*

Du reste, il ne me faut pas seulement une barque, j'ai aussi besoin d'un équipage. Et d'un rameur pour me muscler dans mon appartement.

Je passe mon été à chercher une vieille barque en bon état, j'écris à divers fabricants.

« J'ai besoin d'une barque, dis-je à maman.

- Ah bon ? Tu veux l'*oselvar* ? » demande-t-elle.

L'*oselvar* est un type de barque en bois traditionnelle de la côte ouest, celui de ma mère est muni de deux paires de rames, d'un mât, d'une voile et d'un gouvernail. Tous les printemps de mon enfance, elle s'en occupait, le ponçait, l'huilait. Chaque été, elle le mettait à l'eau, sortait les rames, hissait la voile, et chaque automne, elle le rangeait au sec. Parfois je l'accompagnais, cependant mon intérêt pour cette vénérable embarcation était plus que modeste. Je ne la mérite pas, mais peut-être pourrais-je l'emprunter un peu.

J'expose mon souhait de ramer d'un bout à l'autre du Sognefjord.

« Ça me semble une bonne idée. Mais tu sais ramer ? Tu aimes ça ? » me demande maman.

Je ne sais que répondre. L'automne arrive.

Avant le voyage.

Note d'hiver ou comment ramer dans son salon

Il n'y a rien d'inhabituel à demander où quelqu'un habite, d'où il vient. Moi-même, je le fais sans cesse, sans mauvaises intentions, c'est un usage courant quand on fait connaissance et qu'on cherche à situer son interlocuteur. J'ai 45 ans et j'ai eu 23 adresses différentes dans ma vie, sans jamais vivre seule.

L'été dernier, un voisin de Luster déclarait : « Nous ne sommes pas d'ici, mais nous nous y plaisons bien quand même. » et je me suis attachée à ces mots, « pas d'ici » et « quand même ». Ça m'a fait réagir, je me suis dit : bon, voilà donc ce que j'ai été toute ma vie, sans même me l'être formulé.

Pas d'ici.

Originaires d'ailleurs, mes parents s'étaient installés à Oslo, maman était étudiante, papa faisait son internat de médecine à Nittedal. Je suis donc née dans l'est du pays, où j'ai vécu à diverses adresses, avant de partir pour Bergen, diverses adresses là encore. « Pas d'ici », de nouveau, quand maman a pris ses fonctions à Eivindvik, diverses maisons, retour à Bergen, puis comme une grande à Drammen, Tromsø, Bergen, Oslo, différentes adresses dans la capitale. Et Longyearbyen, où ne vivent presque que des « pas d'ici », retour à Oslo, qui tient un peu du creuset, elle aussi. Longyearbyen ensuite, une deuxième fois, naissance de nos enfants, qui s'en disent d'ailleurs originaires. Oslo, nouvelle adresse, avant d'être « pas d'ici » à Luster, à la pommeraie. La navette, le grand écart. Une semaine ici, une semaine là.

Je me sens un peu chez moi ici et là, et sur la route entre les deux. Depuis combien de générations doit-on être établi quelque part pour pouvoir déclarer qu'on en vient, qu'on y a sa place ? Est-il possible d'appartenir à plusieurs endroits ?

NOVEMBRE

Le rameur a du retard. Nous sommes le 14 novembre, je l'ai commandé en août, il n'a toujours pas été livré. Je me suis abondamment renseignée sur Internet avant de me décider, car il en existe de nombreux modèles ; on trouve des programmes d'entraînement, des planches détaillées montrant quels muscles travaillent quand on rame correctement.

Il a plu tout l'automne. Si je croyais au surnaturel, j'aurais pu me demander si toute cette pluie ne découlait pas de ce que j'ai accroché dans la cuisine d'Oslo une photo prise lors d'un reportage que je faisais à Solund, on y voit une barque à six rames, je tiens les avirons du milieu.

DÉCEMBRE

Depuis l'opération d'urgence de mon ex-mari, le père de mes enfants, l'été dernier, les mauvaises nouvelles se succèdent. Ses tumeurs sont trop nombreuses et trop volumineuses pour permettre leur éradication. Par bonheur, elles grossissent lentement, je ne peux ni ne veux trop m'étendre sur le sujet, mais c'est un poids dans ma poitrine, une brique.

Le rameur n'arrive pas. Et puis d'ailleurs, que vais-je donc m'imaginer ? Que ramer arrêtera la galère, m'apportera la paix ? N'est-ce pas un peu naïf ? Ne frise-t-on pas le grand n'importe quoi ?

JANVIER

Le 7 janvier, le rameur arrive enfin. Deux énormes cartons dans le salon.

« Comment as-tu réussi à transporter tout ça ? » s'étonne mon aîné.

Il est catégorique sur le fait qu'il est plus fort que moi.

« T'es prête pour un bras de fer ? Maintenant ? Prépare-toi à te faire démolir ! »

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il me terrasse, plaque ma main sur la table de la cuisine.

Ici, à Oslo, nous vivons dans 65 mètres carrés, dans un immeuble de dix étages que j'appelle le Rocher aux Oiseaux. Les gens y volettent, dedans, dehors, en règle générale ils rentrent dormir à la nuit tombée. Oiseaux et humains sont sur les balcons, nous avons vue sur des bâtiments, des voitures, des gens, des chiens, jusqu'à Holmenkollen et au fjord d'Oslo. Dans notre quartier vivent 52 327 personnes, soit 3 856,1 habitants par kilomètre carré.

Quand nous avons emménagé dans le Rocher aux Oiseaux, je l'envisageais comme un compromis, une solution temporaire, mais c'est désormais l'adresse à laquelle j'ai vécu le plus longtemps de ma vie. Et il y a beaucoup de bonnes choses ici, de l'eau courante et chaude, un lave-vaisselle, le journal qui vient de sortir des presses sur le paillasson le matin, un supermarché tout près. Le fjord, la forêt, des gens sympas. Le vent souffle rarement en tempête. Et évidemment, il y a l'essentiel — mais est-il besoin de le préciser ? — mes enfants. Quand ils sont auprès de moi, je suis chez moi.

Et puis, contrairement à ce que certains s'imaginent un peu vite, ce n'est pas non plus comme si aller à l'école ou à l'entraînement de foot requérait de rester coincé dans les bouchons pendant cinq heures. Tous ces reproches que les gens qui n'y vivent pas adressent à Oslo, imaginez qu'on les adresse à leur ville ou leur village : comment peux-tu habiter là ? C'est horrible, non ?

Oslo ne riposte jamais, elle tend l'autre joue. Cependant, j'ai besoin d'un peu plus — pardon, Oslo. J'ai besoin de montagnes un peu plus hautes, de fjords un peu plus profonds, de lieux un peu moins peuplés. Et la situation étant devenue ce qu'elle est, j'en ai désormais la possibilité : je peux partir d'ici quand les enfants sont chez leur père de l'autre côté de la rue.

Mais pas en ce moment. Mon ex-mari sera opéré en janvier, les enfants vont rester avec moi pendant les prochains mois. Le coronavirus mute, le monde s'ébranle, et j'absorbe tout cela,

mon sang se glace face à la disparition de la biodiversité, à la multiplication d'inquiétants rapports sur le climat, à la tristesse et à la maladie grave de plusieurs de mes proches. Mon oncle préféré meurt, d'autres briques viennent s'empiler dans ma poitrine, je suis plus sensible, plus attentive, surtout à la condition de mes enfants, mais je ne peux pas écrire tellement sur eux non plus.

Dans ce contexte, est-il défendable de partir trois semaines à la rame cette année ?

Je me livre à une introspection, j'examine la vie que je mène, le chaos, mon entourage, j'ai le sentiment que plus le monde se désaxe, plus je désire ramer, c'est irrationnel. À moins que ce ne le soit pas du tout, au contraire ?

Je vois trop peu d'adultes, et je me trouve ainsi privée de la possibilité de rire de tout ça.

Le 10 janvier, je monte le rameur, j'y passe plusieurs heures. Fait de métal noir et de bois blanc, il est équipé d'un siège et d'une poignée fixée à une sangle solide, et puis il y a un gigantesque réservoir que je remplis d'eau. J'ai fait de la place dans le salon, mais quand on ne s'en sert pas, on peut le ranger debout, c'est bien. Ma première séance dure dix minutes, commençons en douceur. Il s'agit d'abord d'intégrer la technique.

« Ramer est un geste très naturel que la plupart des gens acquièrent rapidement. Demandez à quelqu'un de vous observer et de comparer votre posture à celle présentée dans la vidéo ci-dessous. Prenez garde à ne pas tirer trop fort avant de vous sentir à l'aise avec le geste », est-il écrit sur Internet.

Tendre les jambes d'abord avant de ramener la poignée à sa poitrine. Clapotis, clapota.

Mon homme est monté au Svalbard, il va y rester jusqu'à fin avril.

Pendant le mois de janvier, je rame presque tous les jours. Je donne l'impulsion. J'essaie de trouver un rythme. D'abord doucement. Puis un peu plus vite. Clapotis, clapota, et oh ! quelle sensation ! Internet m'indique que je mobilise actuellement tous les grands groupes de muscles, les muscles des jambes, les muscles des épaules, les fessiers, les abdominaux, les dorsaux, les obliques, quoi que ces obliques puissent bien être... Internet précise que ma production d'acide lactique est actuellement élevée, que c'est très bien ainsi, et que ramer ménage les chevilles et les genoux. Je ferme les yeux. Je tends les jambes. Je tire sur la poignée. J'entends le clapotis. J'essaie de visualiser le fjord. Les vagues. Les montagnes autour. L'ouverture sur la mer.

Et je vois distinctement mon homme sur le quai, presque tout au bout du fjord, qui m'accueille à bras ouverts en me souhaitant la bienvenue à la maison. Je suis sans doute naïve, mais j'ai besoin d'air et j'ai besoin d'accoster quelque part.

Puis commencent mes recherches. Je lis des textes sur les poissons, sur les bateaux vikings, sur les fonds du fjord.

Le 29 janvier, je parle au téléphone avec mon homme, nous discutons de notre verger à Luster, des pommiers qu'il faut tailler, d'un café estival que nous tenons en collaboration avec une cheffe cuisinière, de la date d'ouverture, de questions pratiques, d'un comptoir réfrigéré à acheter. Mon homme se demande s'il est indispensable de ramer sur toute la longueur du

fjord, s'il ne suffirait pas d'un petit segment. Il me raconte les aurores boréales et le nouveau poêle à bois qu'il a commandé.

« Quand vas-tu monter dans le nord ? » demande-t-il.

Autre séance de rameur. Je sens que mon corps change. Je regarde une assez mauvaise série avec très bonne conscience. On sous-estime trop souvent la valeur de suer sang et eau pour devenir fort tout en s'intéressant à la vie compliquée d'autres gens, on n'apprécie pas assez le bienfait de s'abstraire quelques instants de sa propre vie.

L'eau clapote et mes efforts sont tels que j'ai maintenant mal à une épaule, j'ai la tendinite facile, mais je n'arrive pas vraiment à ralentir la cadence ; de l'autre côté de ma fenêtre, il neige.

FÉVRIER

Nouvelle conversation téléphonique avec mon homme. Il se demande si je mesure l'investissement que cela représente de ramer d'un bout à l'autre du fjord. Je me pose la même question. Mi-février, je me rends à l'évidence que, de toute façon, en l'état actuel des choses, je ne pourrai pas laisser mes enfants pendant trois semaines d'affilée, la question se pose donc de savoir si le voyage à la rame adviendra cette année. Il se pourrait que je doive voguer autour de mon propre nombril dans le salon pendant encore une saison, courage...

Les jours ont une pesanteur, une gravité, à laquelle je ne suis pas habituée ; j'ai sans doute été trop légère, au fil des années, et trop confiante dans cette légèreté. À présent, la gravité est là, elle s'assied à mes côtés au petit-déjeuner et s'accroche à moi toute la journée durant.

Tout ce que j'étais censée faire est annulé, mais le rythme reste néanmoins intense, avec ses variations sur l'école à domicile, le travail à domicile, le petit-déjeuner, le déjeuner, le dîner, l'en-cas du soir, le tout à la même table de cuisine. Je dors mal, j'aspire à des collines basses qui ne me volent pas l'horizon, à une limite des arbres basse, à la mer tout droit. Avec une description pareille, on dirait que je parle d'Eivindvik. Je lis, lis, lis, à en avoir les yeux qui pleurent, des articles sur les vieux bateaux en bois et sur la construction à clins. Les mots se brouillent. Mon homme m'envoie un message, je lui manque. Je lui réponds qu'il me manque aussi.

J'ai obtenu mon premier poste de journaliste dans le quotidien économique *Dagens Næringsliv* à l'âge de 24 ans. Maman me rendait visite à Oslo, elle m'a demandé : « Est-ce ce à quoi tu veux employer tes forces ? »

J'ai maintenant vécu de ma plume pendant toute ma vie d'adulte et je me pose la question à mon tour : Est-ce vraiment ce à quoi tu veux employer tes forces ?

Le 19 février, je songe que nous n'avons pas besoin d'autres mots, tout le monde écrit, tout est écrit, les mots ont perdu leur vigueur. J'ai passé ces dernières années à écrire sur la nature et sur les gens, dans différents genres, j'ai essayé de m'interroger, d'approcher de réponses sur la façon dont tout cela se présente et tient debout. Mais pourquoi devrais-je écrire si les mots n'atteignent pas leur cible, ne résolvent rien, ne donnent de sens à rien, ne guérissent personne ?

À cet instant précis, je veux seulement ramer, lever mes avirons, être en mouvement, éteindre le bruit, mettre sur pause les problèmes et tout ce qui est triste. Seulement ramer. Lentement. Me foutre que ce que j'écris devienne un texte publiable ou de la pure lavasse. Être dans la barque sur le fjord en laissant la pluie tomber, le vent souffler, l'eau clapoter. Contempler la mer, les montagnes, les vagues, me faire arroser, avoir chaud, être fatiguée, indifférente à toutes les autres choses que je devais ou voulais faire. Trouver la paix, la paix dans le mouvement.

Ce voyage à la rame est-il une obsession, une idée fixe, quelque chose à quoi je me cramponne ? Suis-je comme certains autres habitants des pays industrialisés qui doivent nager jusqu'au pôle Nord ou courir le marathon de New York tout nus pour taire leur agitation intérieure ? Est-ce une manœuvre de diversion, ou s'agit-il ici de mettre d'abord son propre masque à oxygène pour pouvoir ensuite aider les autres ? Je l'ignore.

J'ai rarement été seule. J'ai souvent suivi d'autres gens, j'ai déménagé et je suis allée où ils voulaient, c'était souvent le plus simple, et pour moi, l'endroit où je me trouvais n'était pas crucial, tant que je pouvais écrire, être avec les miens et passer suffisamment de temps dehors, en mouvement. Du moins c'est ainsi que je me figure que les choses se sont passées.

Et bien que ceci soit mon projet, je n'ai pas entièrement confiance en moi non plus. Je veux ramer seule. Et j'ai besoin de monde.

L'automne et l'hiver ont buriné plusieurs lignes sur mon front et strié mes cheveux de gris. Assise sur l'appui de fenêtre, je suis pathétique, je m'écoute bien trop, chose à éviter absolument, la bouche pincée, pas maquillée, le pantalon distendu, j'ai sous mon sous-pull en laine la poitrine lestée de briques, je m'écoûre à me perdre ainsi dans ces ruminations, mon homme me manque, je devrais sans doute me trouver un vrai travail. Je cuis quelques galettes de poisson sans grand entrain.

MARS

Début mars, le soleil de printemps brille sur l'herbe fanée de l'autre côté de ma fenêtre. Quel bienfait, ce soleil de printemps ! Il me réveille.

Je ne peux pas laisser mes fils pendant plusieurs semaines d'affilée. Je me demande si je ne pourrais pas fractionner l'expédition, en faire une partie ce printemps, une autre cet été, et une dernière cet automne. Cela permettrait à la fois de capturer plusieurs saisons et d'être plus doux pour le corps ; je n'entends battre aucun record, ceci n'est pas une performance sportive. C'est une tentative, le rythme est censé être lent. J'appelle mon homme : voudrait-il m'accompagner sur le premier segment ? Il accepte et je me réjouis.

Je lis ce que je trouve sur les *sognejekter*, ces bateaux à voile qui ont navigué sur le fjord pendant des siècles.

Mi-mars, je dors bien, je ris bien, je mange bien, je bois du café, et je rame à tout rompre dans le salon. Les jours meilleurs arrivent. Je me dis que je peux parvenir à tout, pas seulement la rame, mais tout, écrire, sauver un peu la planète et ceux qui sont dans ma bulle, veiller à ce que tout le monde se porte bien, oui, oui, oui, envoyez donc ! Je cours au supermarché acheter de la glace pour le dessert, il me faut célébrer ma bonne humeur. Je me sens reconnaissante d'avoir des journées comme celles-ci, je pense alors que j'ai ma place partout, que je suis

partout chez moi. Les encyclopédies en ligne m'informent que le chez-soi et le domicile sont un endroit où l'on « prend régulièrement son repos quotidien », j'en déduis que je dispose d'un fondement lexical pour dire que je suis chez moi là où je suis, là où nous sommes, là où on a besoin de moi.

Étendue de tout mon long, je respire lentement et profondément, je vide ma boîte à ruminer. Ça aussi, ça aide.

Je lis que la gravité fait passer le principal courant sortant du Sognefjord du côté nord. Pour rejoindre l'intérieur, il nous faudra donc ramer du côté sud. J'étudie la carte, trace l'itinéraire et prends contact avec des gens. Des gens du fjord et des spécialistes. Deux femmes que j'ai rencontrées au Svalbard me répondent promptement. Elles ont à leur actif plusieurs excursions à la rame sur de grands lacs. Elles conseillent l'usage de gants de ski, trouvent judicieux d'agrémenter le banc de nage d'un carré de mousse afin d'épargner son derrière, et soulignent l'importance de bons assistants en chemin ; ramer est bon pour le corps et bon pour l'âme. Mieux vaut le faire avec un camarade de jeux. J'en ai plusieurs sur ma liste, mon homme, en tout cas, quelques amies et peut-être papa.

Depuis près de 30 ans, Roar Moe habite sur une petite île de la commune de Solund, à l'extrême sud du Sognefjord. Il en est le seul habitant humain et la partage avec quelques *villsauer*, des moutons d'une race ancienne dite sauvage, qui vivent dehors. C'est lui le propriétaire du six-rames que j'ai en photo dans ma cuisine. Appelé *Morild*, du nom de la bioluminescence marine, cette embarcation est âgée de plus de 130 ans. Roar possède plusieurs vieux bateaux, il sait ramer, s'y connaît. Je l'ai interviewé à plusieurs reprises, alors le 23 mars, je l'appelle et lui demande conseil pour mon excursion. Il me prévient qu'en progressant vers l'intérieur du fjord, on peut avoir du mal à trouver des mouillages. On disposait auparavant d'un bon réseau tout au long du fjord, avec des auberges convenablement espacées, où l'on pouvait trouver une couche pour la nuit et se faire servir une rasade d'alcool.

« C'est une sacrée histoire », résume-t-il en parlant de la circulation sur le fjord.

Des *sognejekter* au tunnel le plus long du monde, en passant par les vapeurs du XIX^e siècle et les express. Il m'avertit de la complexité des courants, me met en garde contre le vent, en particulier contre les turbulences.

« Ces vents en rafale sont imprévisibles et arrivent intempestivement par les montagnes », précise-t-il avant d'ajouter quelques conseils. Emballer bien au sec. Penser scénario du pire, vents contraires, pluies battantes, réfléchir à l'accostage dans ces circonstances.

« Qu'est-ce que je fais si le bateau se met à prendre l'eau ?

- Les vagues et les chocs peuvent ouvrir des fentes dans la coque. Le plus probable dans ce cas est que l'eau entre à la jonction entre les bordages. Il faudra apporter de quoi le calfater, le mieux étant une plaque et une vis pour pincer les bordages, mais un mastic synthétique, comme le Tec7, peut marcher aussi. Prenez une petite boîte à outils, peut-être une hache, aussi. Et une rame de secours. »

Il suggère de remonter le bateau à terre entre les étapes.

« C'était ce qu'ils faisaient dans le temps. Ils sortaient leur bateau de l'eau après chaque usage. »

Après ma conversation avec Roar, je rame une heure dans le salon. Ça ne m'était jamais arrivé. À la table du dîner, je fais tâter mes avant-bras à mon fils cadet.

« Vous pourriez venir avec moi, dis-je.

- Je viendrais si je suis bien payé. Qu'est-ce que tu dirais de mille couronnes de l'heure ? » propose mon aîné.

Le 27 mars, je revêts mon masque sanitaire et embarque dans le train pour Bergen. Le lendemain, maman et moi prenons la voiture pour nous rendre à Hjelmås, au bord de l'Osterfjord, à une demi-heure de Bergen. Dans une remise à bateaux, se révèle l'*oselvar*, tout pimpant. Maman a poncé l'intérieur, elle a retiré le plancher, les bancs de nage. Je ponce l'extérieur, légèrement sur les parties vernies et avec un grain plus grossier sur le vert de l'antifouling. Tout ce qui se détache doit être enlevé.

Maman parle d'un gars d'Eivindvik, me demande si je me souviens de lui.

« Oui, bien sûr, je ne suis pas une gamine, j'approche de la cinquantaine.

- Comment est-ce qu'un tout petit bout comme ça peut avoir cinquante ans ? »

Et ce sont de belles heures, je ponce, je frotte, je fais connaissance avec le bateau. Maman a ouvert les portes de la remise et notre vue s'étend vers l'endroit où mes grands-parents paternels avaient un chalet, et où mon oncle préféré s'était construit une maison ; l'été, nous nous y baignions, nous veillions tard la nuit et nous mangions des saucisses. Mon grand-père adorait ramer, plonger les rames dans l'eau en écoutant le chant des merles, pêcher. Et il me laissait l'accompagner.

Il bruine, maman et moi avons apporté du café et des sandwiches. Après la pause déjeuner, je ponce encore et je passe une couche d'huile, maman range. Il y a ici des pots de peinture, des planches, un coffre qui appartenait à mon arrière-grand-mère et de vieux gilets de sauvetage.

« J'avais des projets pour tout ce qui traîne ici, mais ils sont restés lettre morte », commente maman.

Je sais que j'ai quelques affaires dans les combles de la remise. La barque devant sécher, je grimpe à l'échelle. Dans l'un des cartons à mon nom, je trouve des lettres, des centaines, envoyées à 5966 Eivindvik, par ma tante préférée du Hardanger, morte bien trop tôt, par mon arrière-grand-tante Bella et par mon grand-père paternel, des lettres d'amour, aussi, et de nombreuses missives de mon amie Mollen, de Sogn. J'espère que nous pourrons passer la voir lors de notre excursion.

Je fouille dans les profondeurs du carton, lis, fouille encore, lis. D'après ces réponses, je comprends ce que j'avais écrit, il ne s'agissait pas de bagatelles, oh non, et tante Bella souligne sa gratitude pour toutes les bonnes choses de la vie, et pour Dieu.

Je lis des extraits à maman, qui range toujours en bas, et j'ouvre un autre carton, puis encore un. Où sont les journaux que je tenais à l'époque ? Je cherche. J'ignorais qu'il y avait tant de cartons, je les avais oubliés, sans doute m'étais-je dit que je viendrais les chercher quand ma vie s'apaiserait, quand j'aurais une maison, ou une cave. Peut-être n'ai-je jamais quitté le domicile de mes parents.

« Combien de cartons y a-t-il ? demande maman.

- Six !

- Six ? Ça fait beaucoup ! Je vais peut-être devoir te demander un loyer.

- Je me demande si ma vie n'est pas ici, empilée dans des cartons, toute ma vie de 0 à 20 ans.

- Alors nous avons bien fait de venir. »

Le soir, à la maison, papa va chercher une photo dans le couloir. C'est mon arrière-grand-père, qui venait de Flåm, dans l'Indre Sogn, le Sogn intérieur. Il est dans une barque.

Le lendemain, le 29 mars, maman part ramasser des fagots de bois dans la forêt, tandis que j'applique une deuxième couche d'huile sur *l'oselvar* en écoutant un podcast. Nina Jensen est sur « Drivkraft », force motrice, un podcast de la radio NRK P2 qui s'intéresse à ce qui pousse et motive l'invité du jour. Biologiste marine, elle a longtemps travaillé au WWF avant de rejoindre le nouveau navire océanographique de luxe de Kjell Inge Røkke.

« C'est sous l'eau que je me sens le plus en paix », déclare-t-elle. Là, elle est tellement investie dans ce qui l'entoure que plus rien n'a la moindre importance.

« Mais c'est quoi votre truc, avec la mer ? » interroge le producteur et Nina Jensen répond que rien n'est plus fabuleux et plus important et que, sous une forme ou sous une autre, nous éprouvons sans doute tous de l'attraction pour la mer, chose bien naturelle, puisque c'est là qu'est apparue la vie sur notre planète.

La mer nous apporte cinquante pour-cent de l'oxygène que nous respirons, poursuit-elle. Elle régule notre climat. Elle est le lieu de travail de millions de personnes. Elle fournit des protéines vitales à plus de deux milliards de personnes. Elle constitue une énorme source d'inspiration. Qu'il s'agisse de médicaments, de biocarburants, d'énergie, de nourriture, Jensen considère en outre que la mer offre la solution à de nombreux problèmes auxquels l'humanité est confrontée actuellement. Rien d'étonnant, donc, à ce que nous nous en préoccupions, conclut-elle. La mer est notre bien le plus précieux.

Et pendant que je finis d'huiler un flanc de l'embarcation et me dirige vers l'autre avec mon pot à la main, Nina Jensen explique que nous n'avons exploré qu'un cinquième des fonds marins. Elle pense que d'importantes explications et solutions nous attendent dans les quatre cinquièmes restant. Cela vaut-il pour le fjord aussi ?

J'espère que nous pourrons entamer notre périple en partant d'Eivindvik la première semaine de mai.

AVRIL

Je suis de retour à Oslo. On me signale quelqu'un qui, ce printemps, remonte la côte norvégienne en *oselvar*. Je lui écris pour lui demander conseil. Arne Kristoffersen vient de dépasser Florø, il me répond que, dans l'univers des bateaux en bois, les avis pullulent : si l'on interroge dix personnes, on obtiendra onze réponses différentes. Cependant, il peut tout de même me déconseiller de ramer trop vigoureusement, mettre beaucoup de force dans ses

coups est peu productif. Un bateau à rames glisse bien à 2,5 noeuds, si l'on veut avancer à 3,5 noeuds, mieux vaut augmenter la fréquence ou la longueur des coups. Il m'indique le site Barentswatch.no et l'application Windy pour suivre les prévisions de météo marine. Par ailleurs, il conseille de s'alimenter régulièrement, afin de ne pas s'épuiser, de s'arrêter souvent, de contempler la faune et la flore. Trop réfléchir, analyser et planifier ne mène pas à grand-chose, ajoute-t-il.

Je lui envoie un autre message pour lui demander comment c'est, à quoi il pense. Il répond : « Il y a une dimension symbolique dans la rame. On regarde là où on est passé tout en allant de l'avant. La perspective n'est pas la même que quand on file le regard braqué vers sa destination. Le mot norvégien « *ro* » a plusieurs sens, il signifie « ramer », mais il signifie aussi « paix, tranquillité ». Prenez l'expression « *ro i sjela* », qui désigne une âme en paix, la sérénité, eh bien, quand on vogue à la rame, on n'a pas de vague à l'âme. On plonge les avirons dans l'eau et la sérénité vient. Sur l'eau, je pense aux choix qu'on fait, aux relations qu'on a, aux événements qui se produisent, mais je suis aussi dans l'instant présent. Je pense à la nature, aux questions pratiques, à mon itinéraire, à la lecture de cartes, à ce que j'entends à la radio : l'actualité, les problèmes sociaux, et ainsi de suite. Je voyage depuis près de deux mois et je sens que je dors mieux, que j'ai les idées plus claires, que j'accueille autrui l'esprit plus ouvert, que je suis plus attentif aux détails. La nature est bienfaisante. »

Je l'écoute.

Halte à la gamberge. Je commence à me réjouir.

Je note plusieurs conseils. Pour une action motrice efficace, c'est quand les avirons sont au milieu de l'embarcation que l'on tire le plus fort. Les bras ne font que dix pour-cent du travail, ce sont le dos et les cuisses qui sont les plus sollicités. Et il est sage de consulter les horaires de marée et de ramer avec le courant.

Le 9 avril, maman m'appelle. Elle va acheter des erseaux, les anneaux en cordage fixés aux tolets pour retenir les avirons, afin d'en avoir de rechange. Dans l'ouest, le temps est à une alternance de grêle et de soleil, me rapporte-t-elle. Au Rocher aux Oiseaux je m'exerce au noeud de chaise, qui est bon à connaître pour amarrer le bateau. Mon aîné teste le rameur dans le salon, il fait cent pompes, mange et grandit.

« Quand je serai plus grand que toi, tu ne pourras plus jamais me gronder.

- Ah bon ? C'est comme ça que ça marche ? » dis-je en sentant ma joie d'avoir ces enfants-là, mon bonheur qu'ils soient venus au monde, qu'ils existent. Ils me posent.

Le 16 avril, je reçois sur mon téléphone une photo de mon frère cadet, avec maman, mes bons assistants ont mis l'*oselvar* à l'eau. Le bois gonflant quand il s'imprègne d'eau, les interstices se comblent. Le lendemain, ils voguent sur l'Osterfjord, m'envoient plusieurs clichés, sur l'un d'entre eux, la voile est hissée ; la voile couleur brique.

Je parle avec maman et lui explique que l'un de mes interlocuteurs a jugé provocateur que je rame en *oselvar*, j'aurais dû prendre un *sognebåt*, l'embarcation du Sognefjord.

« Affranchis-toi de la police du folklore national ! Ne te préoccupe donc pas de ça. Autrefois, on prenait ce qu'on avait, on faisait ce qui était possible, et ça reste valable aujourd'hui. Le nationalisme romantique, c'est pour les toiles de maîtres », affirme maman.

La chaleur printanière explose et je sors sans bonnet sur la tête. Mon frère m'envoie des selfies sur le bateau.

Le 26 avril, ma sœur m'appelle. Elle a la voix rauque.

« Mais qu'est-ce que je fais ici ? » demande-t-elle.

Installée dans le Sunnmøre avec ses quatre enfants et son mari, elle est en mal de racines. Elle regrette Bergen, où nous avons une partie de nos racines, nous y avons vécu à la fois avant Eivindvik et après, dans la vieille maison blanche que mes arrière-grands-parents avaient achetée et qui offre une vue sur toute la ville. Dans le jardin, mes grands-parents paternels s'étaient construit une maison. Mes parents vivent à Bergen désormais, et nous, leurs cinq enfants, sommes dispersés dans divers pays, villes et villages. Plusieurs de mes frères et sœurs ont vécu à Bergen à un moment ou un autre, avec leurs familles, mon plus jeune frère y réside actuellement. J'en suis partie il y a 25 ans et je vis loin depuis, mais chaque fois que j'y reviens, je m'y sens un peu chez moi. Là aussi.

« À moins que nous ne transportions nos racines avec nous ? Comme un petit fraisier qu'on peut transplanter pour le faire pousser à un tout autre endroit, dis-je.

- Oui, mais combien de temps ça prend ?

- Ça peut prendre quelques années.

- Et si la plante ne se plaît pas dans son nouvel environnement ? Si on a vraiment essayé et que la plante refuse de dresser la tête et de donner des fruits, qu'est-ce qu'on fait ? Il faut attendre pendant des générations ? »

Ma sœur me manque, je voudrais la réconforter, mais à la place, nous rigolons et ensuite je rame. Fort. Je rame de toutes mes forces dans mon salon.

Mon homme redescend du Svalbard. Il s'est procuré l'équipement dont nous avons besoin pour notre expédition et confirme qu'il participera à la première étape, même s'il y a beaucoup à faire à la ferme et au café. Dieu merci.

C'est un ancien homme d'affaires qui a rompu avec Oslo, il s'est installé au Svalbard et formé pour être guide nature. À présent, il officie comme une espèce de travailleur saisonnier, un peu exploitant de verger, un peu guide dans le nord et dans l'ouest, à quoi s'ajoute le travail au café et parfois à Oslo. Ses enfants sont plus grands que les miens, il est libre d'aller où bon lui semble.

Il allume le compteur électronique du rameur et se met à l'œuvre.

Notre nichoir est plein à présent, nous baignons dans l'équipement de plein air, les chaussures de foot, les survêtements, l'air est saturé de testostérone, et ça me plaît. J'aime que tous soient réunis sous le même toit, j'aime ne pas souffrir de l'absence des uns ou des autres.

Nous nous livrons chacun à une séance quotidienne de rame. Nous commençons à consulter les prévisions météo pour le jour où j'espère que nous partirons d'Eivindvik, le mardi 4 mai.

Mon homme a sa mère au téléphone. Elle se fait du souci pour nous et craint que l'excursion ne soit trop longue, trop pénible.

« Souviens-toi que vous allez faire tourner un café cet été », ajoute-t-elle.

Nous dressons des listes de ce que nous avons et de ce dont nous avons besoin : de la nourriture pour une semaine, des sacs de couchage, des tapis de sol, une tente, une bâche, un réchaud à gaz, une popotte, des allumettes, des thermos, des filtres à café, un porte-filtre à café, du café, des gamelles, un peu de produit vaisselle, une brosse à vaisselle, des tasses, des couverts, un bidon d'eau, des lignes de pêche à la traîne, des vêtements de pluie, des suroits, des vêtements en laine, des vêtements de rechange, divers gants, bonnets et autres cols, des serviettes de bain, des maillots de bain, des lunettes de soleil, de la crème solaire, un couteau, une corde, une trousse de premiers secours, du ruban adhésif, une écope, du matériel de réparation (vis, plaque, tournevis, Tec7), une hache, une scie, des pare-battages, des gilets de sauvetage, une carte, un compas, un GPS, des jumelles, une ancre, une corde supplémentaire, un seau, un jeu de piles, du papier toilette, des lingettes humides, quelques affaires de toilette et des sacs et caisses étanches.

Le 27 avril, je me rends dans le quartier d'Alnabru pour acheter du Tec7. L'homme qui est devant moi dans la queue du click & collect a ramé de Kragerø à Arendal en *faering*. En ce qui le concerne, déclare-t-il, il rame surtout pour l'exercice. Je lui réponds que moi, en revanche, je ne rame pas du tout pour l'exercice, mais pour tout le reste, il m'adresse néanmoins un conseil :

« Utilisez divers types de gants pour éviter d'avoir toujours la même préhension et de causer des déséquilibres et des blessures.

— Merci », dis-je en souriant dans le soleil de printemps froid.

Mon homme parle avec une connaissance de Luster, qui se demande si nous ignorons qu'un express circule sur le fjord. Mon homme lui précise en riant qu'il a l'intention d'embarquer discrètement un moteur hors-bord.

Papa me téléphone. Il pense que nous n'avons pas besoin d'avoir de rame de secours, si l'une de nos rames était abîmée, il nous en resterait tout de même trois, ce qui serait amplement suffisant pour regagner le bord. Cela me paraît raisonnable. Plus on embarque de poids, plus il est lourd de ramer. Maman et lui préparent le bateau.

Le dernier jour d'avril, je reçois un SMS de maman, une photo d'un seau d'aisance jaune qu'elle trouverait sage d'emporter. Mon petit frère et elle ont largué les amarres et vont quitter l'Osterfjord. À la rame et à la voile, et accompagnés d'une autre personne, ils vont rejoindre Eivindvik. Mon homme et moi faisons nos bagages en biffant les éléments de nos listes, toute notre nourriture et tous nos vêtements sont étalés dans le petit salon du Rocher aux Oiseaux.

À l'ouest, le soleil brille depuis des semaines, il n'en restera pas pour les autres ; peut-il rester dans le ciel jusqu'à notre arrivée, lundi ou mardi, s'il vous plaît ?

Nous essayons d'accélérer le mouvement afin de ne pas manquer le soleil. Dans l'est, mon ex-mari, ma tante et ma grand-mère répondent présent à l'appel et il semblerait que nous puissions partir un jour plus tôt. Je n'ose pas consulter les prévisions météos, mais je le fais quand même. Il va pleuvoir des trombes le lundi. Quelle entrée en matière ! Être trempés comme des soupes...

Allons-nous résister aux vagues, mon homme et moi, ou prendrons-nous l'eau ? En cas de malheur, parviendrons-nous à revenir à terre ?

Je suis impatiente, maintenant. Par les flots salés de l'océan, assez de bavardage ! Il est temps de partir.

Le 2 mai, nous quittons Oslo. Il se met à pleuvoir.